Document generated on 06/06/2025 3:09 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

On va manquer d'eau chaude, mais il y a tellement d'autres choses qui nous manquent
Extraits

Stéphane Poirier

Number 84, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13495ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poirier, S. (2000). On va manquer d'eau chaude, mais il y a tellement d'autres choses qui nous manquent : extraits. *Moebius*, (84), 111–116.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Stéphane Poirier

On va manquer d'eau chaude, mais il y a tellement d'autres choses qui nous manquent

(extraits)

Ambiance

Une ville, c'est de la pierre, des os et du muscle. Des journées qui se réveillent, hurlent et meurent.

Une ville, c'est des rues, des immeubles, des maisons, des hommes, des femmes, des enfants, des chats sur des toits, des soleils et des lunes.

Une ville, c'est des milliers de gens sans passé, ni présent, ni futur. Des drames invisibles, des souffrances impalpables, des bonheurs non partagés.

Une ville, c'est des voisins fugitifs. Des couples qui s'aiment ou ne s'aiment plus, qui respirent, ne respirent plus entre leurs murs, de la solitude à l'état brut.

Une ville, c'est une histoire dénuée de sens, une kyrielle d'existences minuscules, majestueuses et tragiques.

Une ville, c'est des yeux baissés, un visage qui passe.

Suzanne

Je fume des cigarettes
au lit
et caresse mon âme
à rebrousse-poil
qui miaule.

Ma bouche ne se plie pas
au yaourt périmé

d'une chanson
d'amour
désolée comme toutes les chansons
d'amour.

Leonard Cohen frappe, entre,
et jette sa veste
un rictus fatigué
sur le dos voûté
d'une chaise en
bois noir.

Il se réchauffe les mains
frottant ses paumes l'une contre
l'autre
prend dans mon paquet
une grande blonde
vide mon vin d'une traite
et consent seulement
à fredonner
Suzanne
à contrecœur.

Il affirme qu'on a connu la même
Suzanne

que la mienne soit rousse et
australienne
n'intéresse
PERSONNE.

Que nous n'ayons pas été
lui et moi
à la hauteur des ambitions qu'on nous avait
prêtées
fait la preuve par l'absence
d'une même femme et
d'un homme
seul.

Les perdants magnifiques

Les perdants magnifiques ne fuient pas
les aubes
ne se glissent pas dans
les vêtements dérobés par
la lune
ils restent étendus sur les lits
contrariés
enlisés dans les cheveux de la
femme qui dort
et ne jouent pas à
l'homme

ils restent les yeux
ouverts
le plafond demeure infini
et ils rient
de leurs années
de leurs rides et de la
peur

ils rient de la
nuit
des mauvais rêves
et sont surpris de voir la chambre
se raccommoder

ils rient des portes fermées
de leurs tentatives
du «ce n'est pas grave»
car rien n'a d'importance.

Des choses qu'on n'aime pas s'avouer

Le soleil ne peut rien
pour moi.
Foutaise que ces idées reçues
d'on ne sait qui
les étés qui sauvent.

Les ados chérissent le printemps pour cesser d'être seuls
au monde.

Les vieux
cons
eux
ressuscitent peut-être quand les soleils
se suivent.

L'été pour parler
vrai
me sied
mal;

tout ça me donne à penser
que je suis déjà trop vieux
pour mourir
jeune.

On va manquer d'eau chaude,
mais il y a tellement d'autres choses
qui nous manquent

Tu prends encore un bain! tu me dis
et je ne cherche pas de
réponse.
Je te laisse
déduire ce que
tu choisiras
et te laisse partir.

Cette baignoire m'habille comme une
écorce
et ma peau finit par
copier ses
rides et
crevasses.

Je reste des heures
les yeux fermés

mon corps dans un
autre.

Et dehors les
arbres s'engueulent avec la
pluie froide et les rafales.

J'essaie tout bonnement
d'oublier.

La page où rien ne s'imprime

Peur d'être
envahi par le
silence
un murmure venant de
nulle part
ne plus entendre le cri
des mouettes qui
tournoient
et les toupies célestes
semblent remontées
sur l'infini
devenir sourd sous
le monticule de
solitude
muet par cécité
quand la peau
coriace à force d'être
tannée
ne ressent plus
rien.

Les papillons blancs

On se dit *Plus jamais!*
des millions de fois
la gueule en sang
mais les papillons blancs voltigeront
toujours
et on sautera encore du grand
plongeoir
dans les âmes des femmes
les tripes sur le
zinc des bars
les poumons
éclatés et noyés
on se croira morts
des millions de fois
mais nos corps renaîtront
toujours
et sauteront une
nouvelle fois
dans le vide.